

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Marie BOITZY

Nos morts : M. le chanoine Candide
Fellay

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 27-35

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



NOS MORTS

Monsieur le Chanoine CANDIDE FELLAY

Depuis 1929, le chanoine Candide Fellay vivait dans sa paisible retraite de Bagnes. Il y avait emporté l'affection indéfectible de la population de Collombey lorsque, sentant ses forces diminuées, ne voulant pas se trouver inférieur à l'idéal de son ministère, il résignait ses fonctions de curé. Bien des prêtres eussent vu s'effondrer leur prestige dans cette vie de solitude d'assez longue durée. Mais le visage du chanoine auréolé de cheveux blancs, portait l'empreinte plus attachante de la sainteté. Quand le jeudi matin 30 janvier, peu avant onze heures, la grande cloche de Bagnes annonçait le trépas de ce grand vieillard, on fit le silence dans bien des maisons et les cœurs prirent leur deuil.

Enfance et première jeunesse

Ceux qui pleurent le chanoine Fellay ne l'ont, pour la plupart, connu que sous un aspect de plénitude et imaginent sa vie sans incidents. Or, les années de ce prêtre tiennent du roman et, autant pour les faire revivre par ses rares contemporains que pour satisfaire la curiosité de jeunes lecteurs, je les passerai en revue.

Candide Fellay naquit au Châble, le beau village des bords de la Dranse, en l'an de grâce 1859, jour de saint Camille, le saint de la charité... Ses parents l'appelèrent Candide, présageant qu'il garderait la beauté que signifie le nom et aussi sa dévotion à saint Maurice, patron de la paroisse, et à saint Candide, son patron, héros de la légion thébaine.

La famille Fellay était pieuse, mais à sa manière. Aussi chaque enfant y fut-il porté à l'individualisme et même à certaine originalité. Cette remarque explique la vie du futur curé. Candide passe de très bonne heure pour un enfant éveillé, intelligent, mais très espiègle, enfant terrible autant que s'y autorisent les gamins du village encore soucieux de correction. Ce caractère n'évolue pas durant les premières années d'école primaire. Son entrain l'associe à toutes les farces et tours pendables des joyeux compagnons de son âge. Candide prend plaisir

à divertir ses parents eux-mêmes. Un correspondant du « Nouvelliste » a narré comment, parti avec son père, pour les mayens, il y calfeutra la fenêtre prolongeant ainsi une nuit que le paysan trouve déjà trop longue. C'est encore le berger des mayens qui, entraîné par des camarades, se régale de pommes de terre dérobées, cuites sous la cendre ! Le grave chanoine se souvient plus tard de cette odeur grillée qui revient comme une tentation... et lui cause le plus grave des remords suscités par ces mignons péchés.

Mais Candide doit bientôt occuper un poste de berger sur les hauts pâturages. Il escalada autrefois les précipices de la grande Charmontanaz ; rêva sur les abîmes des glaciers, au bord des torrents grondeurs ; il se mira dans les eaux du lac de Chanrion... Les longues méditations portent leurs fruits. Candide arrache vivement une touffe d'herbe, l'écrase dans ses doigts et en respire le parfum âcre, violent comme celui de son âme. Il porte son regard vers l'immensité des montagnes, vers les cimes géantes mordant dans le ciel, vers les glaciers éternels... Quelque chose s'opère en lui. Il ne sait quoi. Tout à coup, jaillit une prière, la réponse à l'appel de la montagne. Le petit berger s'écarte du troupeau et récite son chapelet, cinquante fois Ave à sa Mère du ciel !

Soudain, la voix du maître-berger le fait sursauter. Ceux qui sont venus « d'en bas » ont ravitaillé, selon leur habitude, tous les bergers, en tabac et cigares. Candide doit accepter les insignes de sa charge ! Les volutes bleues montent, montent... Mais, près des bords de la rivière, un berger plus âgé trouve bientôt un petit corps pâle, évanoui ! Candide se réveille. Il se cambre pour cacher cette défaillance, puis, à l'instant, pipe et tabac rejoindront les flots tumultueux : il ne s'amusera plus à faire de la fumée !

Ayant réintégré son village, à l'approche de l'automne, Candide se prépare à entrer à la Grande Ecole de Bagnes. Il s'adresse lui-même au Directeur et dès qu'il voit la soutane du bon chanoine Décaillet, il ne s'en effraye plus. Papa, à la maison, et maman aussi, ne parlent pas beaucoup des curés et n'en ambitionnent point pour leur famille... Mais, poussé par une force invisible, l'enfant demande à étudier le latin. Candide devient soudain plus sérieux et travaille généreusement. Des progrès constants, une certaine maturité d'esprit donnent les plus grands espoirs.

Le jeune homme quitte la Grande Ecole, entre à St-Maurice, dans la classe d'humanités. L'ambiance nouvelle le désappointe d'abord, un nuage passe devant ses yeux, une larme. Pauvre enfant de la montagne ! Puis, dans un effort violent, il triomphe de lui-même. Candide Fellay met son ardeur à l'étude, fournit un travail constant. On remarque sa vivacité d'intelligence, sa pénétration de jugement, son goût d'investigation. Il n'a pas le titre de brillant élève mais on le trouve toujours attentif à tirer profit de son temps. Le maître sait qu'il ne dresse pas une table inutile,

le jeune Candide s'y nourrit abondamment et avec discernement. Il garde en réserve les sentences de ses professeurs les plus aimés, il en use pour construire sa vie et, quand viendra le temps où il doit donner à son tour, l'habitude de prévoyance ne le laissera jamais pris au dépourvu.

Vers le sacerdoce

On ne se trompe pas à St-Maurice sur la réelle valeur de l'élève. Ce boute-en-train de tous les jours y va bien un peu fort, parfois, mais on pardonne certaine vivacité au protégé du chanoine Bertrand. Un jour cependant, Candide Fellay reçoit un très grave avertissement. Notre poète satirique — il a montré ce dont il est capable dans maintes pièces humoristiques composées par lui et récitées à la société de St-Vincent de Paul — rentre chez lui après un sermon donné en l'église paroissiale par les missionnaires. Le fameux quatuor Candide Fellay, Germain Bridy, Pierre Berclaz, Laurent Zufferey, épilogue sur le texte du discours : « Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis »... L'idée vient à Candide Fellay d'en faire un point de départ pour une pétition concernant les vacances de Pâques. Sur une grosse pierre du Martolet, il harangue ses condisciples. Les oreilles se prêtent volontiers à l'invite et la pétition s'accomplit en un tournemain. Mais l'un des professeurs a entendu ces accents révolutionnaires ; les chanoines indignés forment le projet de laisser au jeune impertinent le temps de se refaire le cerveau... Candide part donc, en vacances forcées, pour les mayens... La disgrâce, heureusement, n'est pas totale, Fellay reviendra. C'est d'ailleurs à St-Maurice que le jeune Candide voudra d'abord rester, où l'attachent le sol lui-même, tant de souvenirs, sa dévotion aux Martyrs, sa grande affection pour des maîtres vénérés comme les chanoines Gard, de Courten, Burnier, Abbet et surtout le saint chanoine Bertrand. Mais si, au grand air pur de Bagnes, l'élève gardait une santé robuste, il parvenait à sa dernière année de collège à St-Maurice, très fatigué. Sur le conseil de son directeur de conscience, il fit sa demande d'admission au séminaire de Sion.

Il n'y eut pas même une période d'essai, car, la santé revenant, Candide Fellay fit de très bonnes études théologiques, reçut une excellente préparation morale d'un Père jésuite et fut trouvé apte et digne, après trois ans d'études, à recevoir en l'année 1885, les ordres mineurs et majeurs, puis le sacerdoce que lui conféra Monseigneur Jardinier en date du 28 juin.

Pendant un mois, comme c'était alors la coutume, le jeune prêtre se prépara dans la prière et le recueillement, à cette première messe solennelle qu'il célébrerait à Bagnes, dans la vieille église, ayant à ses côtés le chanoine Grenat comme prêtre assistant et Monsieur le curé Deferr avec qui

il liait bientôt amitié. Monsieur le chanoine Gross, de l'Abbaye de Saint-Maurice, mit autant de cœur que d'élégance, dans un sermon qui fit alors sensation dans la foule accourue à cette cérémonie rare, coïncidant avec le premier dimanche d'août, jour de la Dédicace de l'église paroissiale.

Emule du Curé d'Ars...

Dès la fin du collège déjà, Candide Fellay suit une ligne de conduite tracée. Il saura, tout au long de son ministère, garder la méthode, la bonne manière. C'est la raison pour laquelle, encore jeune prêtre, il tirera admirable profit du temps, du lieu, de la situation, des personnes. A Nendaz, comme à Grimentz, comme à St-Luc, comme à Collombey, les gens du peuple parlent de leur prêtre comme de l'un des leurs. Il en a la manière, les coutumes, les convictions, comme il en partage les angoisses, les peines, les souffrances, la pauvreté. La pauvreté surtout !

Le père de l'abbé Fellay ne parlait pas très avantageusement des prêtres, les trouvant trop riches, à son goût, et souvent orgueilleux. Le démenti ne pouvait lui venir de meilleure source que de son fils ! L'abbé fait pacte en lui-même de n'aimer que les humbles et embrasse, comme saint François, dame Pauvreté. Les occasions favorisent son dessein.

Quand s'évanouit l'août 1885, un poste de vicaire à Nendaz attend ce jeune prêtre au cœur de feu. Une année plus tard Grimentz le reçoit, Grimentz dont le bon chanoine disait, il n'y a pas longtemps, qu'il y avait passé — durant deux ans et quatre mois — les plus beaux jours de sa vie. Les hommes venaient alors dans ce beau pays demander la communion à trois heures ou trois heures et demie, les premiers vendredis du mois... Mais St-Luc voulait un curé et l'abbé Fellay en fut le pasteur aimé pendant plus de six ans. Toutefois, à la paroisse de Collombey, étaient réservées les forces, la générosité, la sagesse, la patiente charité de l'abbé Fellay. Pendant 33 ans et demi, Collombey voit son curé devenu l'un des siens, fait tout à tous. La compréhension, le tact, la délicatesse, M. Fellay profitait si bien de tels moyens qu'après de longues années il avait connu maintes souffrances, mais point de heurt ni de discord dans son troupeau. L'homme de Dieu vit au milieu des siens !

Il apparaîtra à ses ouailles l'homme de conseil parce qu'il sait la réflexion, la délibération. L'abbé Fellay prête lui-même l'oreille aux conseils, afin de les estimer dans la bouche d'autrui et de s'en servir, avec un nouvel à-propos. Son esprit méthodique lui enseignera à mettre l'ordre dans ses passions et lui, ce grand passionné, ce caractère bouillant, presque emporté, demeure calme, quand on s'agite autour de lui.

Il donne aussi confiance à ceux qui l'entourent et à ses

confrères dans le sacerdoce, parce qu'on le connaît épris de travail, cultivé, se mouvant à l'aise en littérature ancienne et moderne, en histoire et en philosophie, en théologie et même en sciences naturelles, car le curé Fellay joue parfois le rôle de bon samaritain là où ne paraît pas encore la voiture du médecin de campagne.

Et si je voulais parler du charme de sa conversation ! Quel plaisir de rencontrer le bon chanoine, une petite malice sur les lèvres, une grande bonté dans le cœur ! Je n'essayerai pas de dire le nombre de personnes qu'a réconfortées l'abbé Fellay — celui que Grimentz et St-Luc appelaient leur « bon Dieu » ! Je ne puis exprimer la joie semée par une simple parole, qui semblait jetée au vent, mais qui s'imprimait bientôt dans la mémoire et devenait une règle de vie.

Avec quelle magnanimité, avec quelle condescendance aussi, il agissait ! L'abbé connaissait tout accommodement qui seyait à sa dignité de prêtre. Sa grandeur de cœur ne fut jamais doublée de hauteur dédaigneuse. Il allait à son entourage avec l'émotion qu'on éprouve à une affaire de famille. Ses ouailles étaient des amis auxquels il devait la fidélité. Il s'empressait de faire plaisir par tous les moyens de l'esprit et du cœur et, dans les cas de détresse matérielle, lui qui vécut toute sa vie dans le dénuement, il avait encore une aumône à verser dans le sein du pauvre.

Chacun sait que le curé vit au jour le jour et qu'il porte avec lui toute sa fortune. A la cure de Collombey, où il demeure seul depuis le départ de sa mère, on ne trouve, sur le fourneau de cuisine, que deux marmites en place fixe, où cuisent dans l'une les pommes de terre utiles à la semaine et dans l'autre la soupe, un minestrone milanais, durable autant... Les rats et les souris forment évidemment la seule compagnie ordinaire du curé ! L'ami redouté d'un tel ermite est le visiteur de midi... Il n'y a que le curé Courthion, un autre Bagnard, qui peut venir à toute heure. Les deux amis savourèrent plus le vieux parler patois que la soupe rance du cinquième ou sixième jour. Si l'hôte n'est pas ordinaire, M. Fellay s'excuse un instant, de sa chambre passe en cuisine, brise l'opportun cube Maggi, prépare la tranche au fromage, apprête la salle à manger, et fait le service lui-même, s'excusant d'un menu pauvre... Un soir, peu avant l'heure du souper, Mgr Abbet, Evêque de Sion, fait annoncer son passage. M. Fellay n'a pas le temps de trouver la servante d'occasion. Il se recommande à son bon ange, va au-devant de son Evêque ! L'ayant introduit dans sa cure, l'abbé Fellay s'inquiète des désirs de Monseigneur. La simplicité du prélat entre dans les vues d'un curé si simple.

— « Donnez-moi un morceau de pain et de fromage et trois décis.

— Monseigneur, reprend l'heureux curé, je ne veux point vous faire de peine en chose si facile pour mon obéissance ! »

Le catéchisme des enfants, auquel il attribue une souveraine importance, la visite des malades et des vieillards, la recherche des égarés, occupent chaque journée du prêtre. Ce n'est que par hasard qu'il se fait constructeur ou décorateur, là-haut, à Grimentz, pour rendre un peu de fraîcheur au petit sanctuaire, à St-Luc pour agrandir et embellir une église insuffisante. Il propage aussi l'œuvre des bonnes lectures, en accord avec l'éminent Mgr Ecœur, curé de Troistorrents. Son Tiers-Ordre, sa confrérie des mères chrétiennes sont les seules œuvres sur lesquelles il compte comme ferment paroissial ; il y donne des directives précises et attend patiemment les fruits. Il ne se gêne toutefois pas, à l'instar de Mgr Ecœur, de définir, du haut de la chaire, les droits et les devoirs du citoyen. Les sermons du bon curé, inspirés par les besoins de ses auditeurs, n'ont que très peu de cette élégante littérature qui lui fait obtenir, en 1922, une mention aux jeux floraux du Languedoc, le curé reprend l'Evangile et ainsi convertit les cœurs. M. Fellay médite le sujet de ses sermons, mais évite de les écrire, prétendant qu'il leur enlèverait l'avantage de la spontanéité. Son tact et sa finesse lui permettent de parler sans réticence et de redresser les torts, sans jamais blesser personne.

S'étant acquitté de ces tâches du ministère, M. Fellay s'adonne longtemps à des lectures diverses, prend aussi la plume, envoie une « Recommandation » à son filleul et cousin, Pierre Darbellay, et à son frère Jean, « Vingt-cinq ans pour le Christ » à son ami, le doyen Courthion ; « Oh ! que les jours sont beaux ! » pour les noces d'argent de M. le curé Dubosson ; « Je voudrais bien, Sœur qu'on vénère... » pour les noces d'or d'une religieuse de St-Joseph d'Annecy ; « J'ai vu, dans nos vallons, mille boutons de roses.. », pour la profession solennelle de Sœur Gertrude, au couvent de Collombey ; « Je t'aimerai toujours », son œuvre couronnée par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse ; ceci seulement, mais tout ceci, à ses bien-aimés paroissiens :

« Mon esprit voudrait bien parfois quand il s'allume,
Parler de vous aussi, dans un modeste écrit ;
Mais mon cœur intervient et rejette la plume,
Disant : Moi, je les aime, et j'ai déjà tout dit. »

Je n'ajoute pas à cette liste assez longue, car il faut montrer, après cette réplique du Curé d'Ars et ce curé-poète, un autre don Bosco.

Apôtre de la joie, autre Don Bosco...

Le curé Fellay ne gaspille pas le temps. A St-Luc, petit village d'accès difficile, le travail n'est pas abondant et les livres sont rares. Le curé a le bon sens de ne pas saturer

ses paroissiens de sa présence et de ne pas multiplier les moyens artificiels de formation spirituelle. Une heureuse fortune le favorise. Un médecin incroyant, de Paris, qui passe ses vacances au village, vient par curiosité au prêche. La rondeur et la bonté tout à la fois du jeune prêtre captivent l'homme de science. M. Fellay est prié de bien vouloir instruire dans la religion celui qui, en retour, sera son maître en médecine. Heureux résultat pour tous deux, comme aussi pour la paroisse de St-Luc ! Deux fois par an, les gens du village se rendent dans la plaine pour y travailler la vigne et préparer le vin. Voici qu'une épidémie de typhus sévit dans toute l'agglomération de Muraz, où s'est transportée la population de St-Luc : M. Fellay, seul, est épargné, et sa science sauve tous ou presque tous ses paroissiens ! Ses malades guéris, le curé-médecin fait des courses, chaque jour plus longues. Mais un guide et chasseur de ses amis lui met en tête de « faire partir le lièvre ». L'abbé Fellay s'y passionne d'autant plus que son adresse est remarquable. Les lièvres empoisonnent bientôt le pauvre garde-manger, les écureuils sortent des queues en panache de toutes les poches... La servante a beau gronder son curé, les soutanes sanguinolentes n'effrayent plus un tel braconnier ! Faut-il dire que ces parties sportives — toujours discrètes — ne diminuent en rien l'affection des paroissiens et que les regrets sont unanimes lorsque l'abbé Fellay quitte St-Luc pour Collombey ?

L'amour si visible d'un peuple, la douleur du départ opèrent la deuxième conversion de l'abbé Fellay. A Collombey, dans la plaine, il ne suffit plus d'avoir du cœur sans rien dire... Ce n'est plus comme lorsqu'on ne voit que le coteau, à chaque pas... Mais le nouveau curé s'adapte à ces nouvelles conditions et, dès les premiers jours, le cœur du prêtre est allé à celui des paroissiens. Ceux-ci se laissent vite gagner par la joie communicative de leur pasteur. Ceux que la réputation, l'éloquence de tel autre prêtre avaient laissés indifférents, le curé Fellay se les attachait par une boutade, une farce joyeuse, un service discret, une aumône ignorée. Il faudrait un volume pour raconter les faits et actes de ce joyeux curé. Cette manière enjouée, sanctifiée par une profonde piété, transforme le bourg de Collombey. M. Fellay apôtre de la bonté et de la joie, a ramené presque toutes les âmes à Dieu !

La retraite et la mort

Après 33 ans d'un tel ministère, non par fatigue ou découragement, mais par l'effet d'une délicate conscience, la juste notion de ses obligations l'amène à renoncer à une charge qu'il ne se croit plus apte à bien remplir. La piété qui a marqué son ministère, le suit dans sa retraite. Il y intensifie sa vie d'union à Dieu et de prière ininterrompue. Je ne veux point dire que le chanoine Fellay demeure dans

l'attitude figée de la prière, sans plus aucun aspect humain. Il est homme et son tempérament violent peut laisser percer quelque impatience que, par sincérité, il ne cache pas à son entourage direct. Il s'inquiète pourtant de ces oublis, même s'il peut protester de son intention droite.

L'abbé Fellay a toujours cherché ce sens surnaturel qui exclut l'homme dans l'action du prêtre. Il a voulu n'être que le prêtre et n'ose pas, de peur de l'être moins, se livrer ordinairement à des occupations où il aurait pu exceller. Il peut aspirer à briller dans les premiers rangs de la hiérarchie, mais volontairement disparaît, se cache. Quand Son Excellence Mgr Bieler, le 5 août 1927, nomme le révérend curé de Collombey chanoine honoraire de l'église cathédrale, le vieux prêtre ne tait pas sa gratitude, mais il craint la louange et cache ses vertus comme aussi le violet du camail. Le 4 août 1935, le chanoine Fellay ne peut refuser d'accepter les vœux que le révérend curé Carron lui adresse, ni de prendre part à la fête à laquelle il est convié pour célébrer cinquante ans de sacerdoce. Il y met cependant une condition : stricte simplicité et pas d'invitations. Monsieur l'aumônier Rey, de Sierre, fait l'éloge très émouvant de ce prêtre du bon Dieu, à quoi Monsieur B. de Lavallaz ajoute le souvenir de Collombey. Monsieur le chanoine est touché au point d'en perdre la parole. Un seul mot sort de sa bouche : merci !

Merci de reconnaissance plus beau que tout discours et qui montait plus encore vers le cœur de Dieu qu'il n'allait aux hommes ; merci qui semblait aussi dire : le danger s'éloigne ! En effet, la solitude de l'ermite ne fut plus que pieusement troublée par des visites d'anciens et toujours fidèles paroissiens. Le chanoine ne quittait plus sa chambre, à partir de cette date, que pour visiter son Dieu au tabernacle de la vieille église. Lui qui tremble chaque jour, en s'approchant de l'autel, redoutant son indignité, reste en adoration très longtemps, emporté par son amour. Il sait la faiblesse humaine et se jette éperdument dans le cœur de sa tendre Mère, la Vierge Marie, dans le cœur miséricordieux de Jésus. Une prière monte souvent à ses lèvres : « Que votre volonté soit faite ! » Cette prière, il l'a déjà récitée quand il redoute de ne pouvoir s'engager ni dans la vie religieuse ni dans la vie sacerdotale. Il la redit, plus tard, au milieu de souffrances morales très nombreuses, car sa sensibilité lui est occasion de croix multiples et fort lourdes. Cette prière enfin traduit l'immolation qu'il fait chaque jour de lui-même.

Bien qu'il n'y ait plus de place, en cette vie de prêtre, que pour la prière et le conseil charitable, — conseils empreints d'une telle discrétion que cette note de distinction semble marquer définitivement la manière du chanoine, — il veut, par l'acte d'offrande de sa vie, vaincre tout retour possible de la nature. Il n'attend plus que la mort. La mort ne frappera pas par surprise. J'en veux pour preuve deux paroles

qu'il prononça, quelques heures après avoir reçu les derniers sacrements. Comme on lui demandait quel avait été le plus beau moment de sa vie, le chanoine répondait : « l'heure de la mort ! » Et lorsqu'on lui représentait que quatorze morts l'avaient précédé dans la tombe, à l'encontre de ses désirs, il affirmait : « Je serai le quinzième ! »

Il le fut ! Le corps céda, l'âme fut libérée... Le bon chanoine voit le Dieu tant désiré, le Dieu qu'il a servi dans les dons de son esprit et de son cœur, le Dieu auquel il s'est livré, par toutes les affections de son âme, dans une immense piété.

J.-M. BOITZY

Les funérailles de M. le chanoine Fellay

Nous n'avons évidemment rien à ajouter à l'article de notre confrère sur le chanoine Candide Fellay. Toutefois, nous ne voudrions pas omettre de dire que les funérailles qui ont été faites au défunt ont été l'expression de l'estime et de l'affection dont on l'entourait. Elles eurent lieu à Châble en présence de nombreuses personnalités ecclésiastiques et civiles. Nommons, parmi les premières, MM. les chanoines Gottsponer et Dubosson, du Chapitre cathédral de Sion, MM. les doyens Bourban et Cornut, M. l'abbé Follonier, révérend curé de Collombey. D'autres prêtres et religieux s'étaient joints à ceux que nous venons de signaler. Dans les rangs des personnalités civiles, on remarquait M. le major Bernard de Lavallaz, président de Collombey et président du Grand conseil valaisan, M. le Préfet Raphaël Troillet, M. Cyrille Gard, président de Bagnes.

La messe de « Requiem » a été célébrée par M. le chanoine Bruno Cornut, révérend Prieur de Martigny. A M. le chanoine Jean-Marie Boitzy, directeur du collège de Bagnes, revint l'honneur et la charge de prononcer l'éloge funèbre du défunt. Il le fit avec beaucoup d'éloquence et de cœur. Il n'attira pas en vain l'attention des prêtres et des fidèles sur ce modèle de zèle, d'abnégation, d'effacement, de piété, de pauvreté et de richesses à la fois qu'avait été le chanoine Fellay. Dans ce modèle, rien n'éblouissait, mais tout captivait.

Représentant S. E. Mgr Bieler, M. le chanoine Gottsponer présida l'absoute. Anciens paroissiens de Collombey et habitants de Bagnes, tous se pressaient autour du cercueil de ce grand mort dont la vie a été si simple et si édifiante, tout orientée vers le ciel où cette âme d'élite a reçu la récompense promise aux fidèles serviteurs.

F.-M. B.